

à Thomas E. Carroll

Milan, le 15 mai 1982

### Une demande

« Nous sommes dans un moment de relâchement, je parle de la couleur du temps. De partout on nous presse d'en finir avec l'expérimentation, dans les arts et ailleurs. J'ai lu un historien de l'art qui prône les réalismes et milite pour l'avènement d'une nouvelle subjectivité. J'ai lu un critique d'art qui diffuse et qui vend le « Transavantgardisme » sur les marchés de la peinture. J'ai lu que, sous le nom de postmodernisme, des architectes se débarrassent du projet du *Bauhaus*, jetant le bébé qu'est encore l'expérimentation avec l'eau du bain fonctionnaliste. J'ai lu qu'un nouveau philosophe découvre ce qu'il appelle drôlement le judéo-christianisme et veut avec cela mettre fin à l'impiété que nous aurions fait régner. J'ai lu

dans un hebdomadaire français qu'on n'est pas content de *Mille plateaux* parce qu'on voudrait bien, surtout en lisant un livre de philosophie, être gratifié d'un peu de sens. J'ai lu sous la plume d'un historien de poids que les écrivains et les penseurs des avant-gardes des années soixante et soixante-dix ont fait régner la terreur dans l'usage du langage, et qu'il faut restaurer les conditions d'un débat fructueux en imposant aux intellectuels une façon commune de parler, celle des historiens. J'ai lu un jeune philosophe belge du langage qui se plaint que la pensée continentale, face au défi que lui lancent les machines à parler, croit-il, ait abandonné à celles-ci le soin de la réalité, qu'elle ait substitué au paradigme référentiel celui de l'adlinguisticité (on parle sur des paroles, on écrit sur des écrits, intertextualité), et qui pense qu'il faut restaurer à présent un solide ancrage du langage dans le référent. J'ai lu un théâtrologue de talent pour lequel le postmodernisme avec ses jeux et ses fantaisies ne pèse pas lourd auprès du pouvoir, surtout quand l'opinion inquiète encourage celui-ci à une politique de vigilance totalitaire en face des menaces de guerre nucléaire. J'ai lu un penseur de réputation qui prend la défense de la modernité contre ceux qu'il appelle les néo-conservateurs. Sous la bannière du postmodernisme, ceux-ci veulent, croit-il, se débarrasser du projet moderne resté inachevé, celui des Lumières. Même les derniers partisans

de l'*Aufklärung*, comme Popper ou Adorno, n'ont pu, à l'en croire, en défendre le projet que dans des sphères particulières de la vie, celle de la politique pour l'auteur de *The Open Society*, celle de l'art pour celui de *Aesthetische Theorie*. Jürgen Habermas (tu l'avais reconnu) pense que si la modernité a échoué, c'est en laissant la totalité de la vie se briser en spécialités indépendantes abandonnées à la compétence étroite des experts, cependant que l'individu concret vit le « sens désublimé » et « la forme déstructurée » non pas comme une libération, mais sur le mode de cet immense ennui que Baudelaire écrivait il y a plus d'un siècle.

Suivant une indication d'Albrecht Wellmer, le philosophe estime que le remède à cette parcellisation de la culture et à sa séparation de la vie ne peut venir que du « changement de statut de l'expérience esthétique lorsqu'elle ne s'exprime plus au premier chef dans des jugements de goût », mais qu'« elle est utilisée pour explorer une situation historique de la vie », c'est-à-dire quand « on la met en relation avec des problèmes de l'existence ». Car cette expérience « entre alors dans un jeu de langage qui n'est plus celui de la critique esthétique », elle intervient « dans les démarches cognitives et dans les attentes normatives », elle « change la façon dont ces différents moments renvoient les uns aux autres ». Ce que demande Habermas

aux arts et à l'expérience qu'ils procurent, c'est en somme de jeter un pont au-dessus de l'abîme qui sépare le discours de la connaissance, celui de l'éthique et celui de la politique, et de frayer ainsi un passage à une unité de l'expérience.

Ma question est de savoir à quelle sorte d'unité songe Habermas. La fin visée par le projet moderne est-elle la constitution d'une unité socioculturelle au sein de laquelle tous les éléments de la vie quotidienne et de la pensée viendraient trouver place comme en un tout organique? Ou bien le passage qu'il faut percer entre les jeux de langage hétérogènes, ceux de la connaissance, de l'éthique, de la politique, est-il d'un autre ordre qu'eux? Et si oui, comment serait-il capable de réaliser leur synthèse effective?

La première hypothèse, qui est d'inspiration hégélienne, ne remet pas en cause la notion d'une *expérience* dialectiquement totalisante; la seconde est plus proche de l'esprit de la *Critique du jugement*, mais elle doit comme celle-ci subir le sévère réexamen que la postmodernité impose à la pensée des Lumières, à l'idée d'une fin unitaire de l'histoire, et à celle d'un sujet. C'est cette critique que non seulement Wittgenstein et Adorno ont commencée, mais quelques penseurs, français ou non, qui n'ont pas l'honneur d'être lus par le professeur Habermas, ce qui leur vaut du moins d'échapper à la mauvaise note pour néo-conservatisme.

## Le réalisme

Les demandes que je t'ai citées en commençant ne sont pas toutes équivalentes. Elles peuvent même se contrarier. Les unes sont faites au nom du postmodernisme, les autres pour le combattre. Ce n'est pas nécessairement la même chose de demander qu'on fournisse du référent (et de la réalité objective), ou du sens (et de la transcendance crédible), ou du destinataire (et un public), ou du destinataire (et de l'expressivité subjective), ou du consensus communicationnel (et un code général des échanges, par exemple le genre du discours historique). Mais il y a dans les invitations multiformes à suspendre l'expérimentation artistique un même rappel à l'ordre, un désir d'unité, d'identité, de sécurité, de popularité (au sens de la *Oeffentlichkeit*, de « trouver un public »). Il faut faire rentrer les artistes et les écrivains dans le giron de la communauté, ou du moins, si l'on juge celle-ci malade, leur donner la responsabilité de la guérir.

Il existe un signe irrécusable de cette commune disposition : c'est que pour tous ces auteurs, rien n'est plus pressé que de liquider